



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
n° 18 – juillet 2011

*Les pérégrinations d'un gentilhomme
linguiste. Hommage à Claude Caitucoli.*

Numéro dirigé par Fabienne Leconte

SOMMAIRE

Fabienne Leconte : *Présentation.*

Papa-Alioun Ndao : *Politiques linguistiques et gestion de la diversité linguistique au Sénégal : aspects sociolinguistiques.*

Abou Bakry Kébé : *Contacts de langues et médias : le discours journalistique en wolof à l'épreuve du parler ordinaire sénégalais.*

Moussa Daff : *Esquisse pour une démarche méthodologique de didactique convergente dans l'enseignement bilingue en francophonie africaine : cas du partenariat didactique français/wolof au Sénégal.*

Birahim Thioune : *Didactique du conte et du récit imaginé à l'école primaire : propositions de démarches pour un projet expressif, dans des classes de langue au Sénégal.*

Fallou Mbow : *Paratexte et visée de l'énonciation romanesque en littérature africaine.*

Mamadou Lamine Sanogo : *Pour une prise en compte des langues minoritaires dans les politiques linguistiques. Le cas de l'Union africaine.*

Véronique Miguel Addisu : *Lecture altéro-réflexive d'une recherche doctorale impliquée : notes ethno-sociolinguistiques.*

Sophie Babault : *Peter Pan, la Petite Merveille et l'Andrian'School : la dénomination des établissements scolaires comme indicateur sociolinguistique en contexte plurilingue.*

Foued Laroussi : *Le plurilinguisme en milieu scolaire à Mayotte.*

Régine Delamotte-Légrand : *Répertoires langagiers des enfants et langues de l'école à Mayotte comme ailleurs.*

Fabienne Leconte : *Conflits de légitimité autour du passage à l'écriture de langues minorées.*

Danièle Moore et Margaret MacDonald : *The name can only travel three times. Nomination des nouveaux nés et dynamiques identitaires plurielles. Qu'en disent vingt jeunes mères stó.lō de Colombie-Britannique ? Ou de quelques récits de la transformation.*

Clara Mortamet : *Adhérents, dissidents, objecteurs et militants, la diversité des positionnements face à la norme.*

Robert Nicolai : *Comment Dieu créa le Monde et quel Monde Il créa ou la re-élaboration d'une mythologie à propos de l'origine des langues... à l'ombre du politiquement correct.*

Didier de Robillard : *Vers des processus qualitatifs d'évaluation de la recherche ? Perspectives sociolinguistiques à travers l'évaluation à fins éditoriales.*

Compte-rendu

Jeanne Gonac'h : *Robert Nicolai, 2011, La construction du sémiotique – Sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs de la communication, Paris, L'Harmattan, 162 pages, ISBN : 978-2-296-54383-6.*

ADHERENTS, DISSIDENTS, OBJECTEURS ET MILITANTS, LA DIVERSITE DES POSITIONNEMENTS FACE A LA NORME

Clara Mortamet

Université de Rouen, EA4305 LiDiFra

L'hommage rendu à Claude Caitucoli dans ce numéro de Glottopol me donne l'occasion de rendre compte d'une réflexion qu'il a initiée il y a quelques années autour de mon terrain de recherche de doctorat. Elle partit d'une de ses lectures, celle de Landowski (1997), et s'acheva lors de son intervention à ma soutenance de thèse, en 2003. C'est donc à Claude Caitucoli qu'il revint de poser la première et la dernière pierre de cet édifice, et c'est sans doute pour cela que je n'aurais pas pu l'exposer en dehors de cet hommage.

Landowski et la diversité des étudiants

Suivant les conseils de Claude Caitucoli, j'ai appliqué dès 1998 le modèle de Landowski (1997) à mon terrain, celui de la variation dans des copies d'étudiants. J'ai alors utilisé ce modèle pour décrire l'hétérogénéité des pratiques langagières des étudiants entrant à l'Université de Rouen, telle que celle-ci se manifeste dans leurs réponses à un test de langue (Mortamet, 2003, 2010).

Un premier travail mené sur des textes rédigés m'a amenée à repérer que les écarts pouvaient être regroupés en fonction de leurs fréquences et de leurs co-occurrences ; certains en particulier n'apparaissent jamais ensemble, si bien que j'ai mis à jour des « profils » de scripteurs. En regardant en outre comment les différents écarts étaient évalués par les correcteurs, il est apparu de façon flagrante que certains seulement étaient vus comme des « fautes », quand d'autres étaient le plus souvent ignorés. Et ces différences d'évaluation confirmaient les types de scripteurs dégagés. Cela m'a amenée à me préoccuper non seulement des questions de compétences orthographiques, mais aussi de celles des « types » de scripteurs. C'est là que le modèle de Landowski s'est trouvé pertinent.

Avant de le présenter, il convient de souligner que cette idée de posture, d'attitude des locuteurs est assez fréquemment évoquée dans notre discipline. Sans prétendre à l'exhaustivité dans ce domaine, on peut citer par exemple François (2005 : 8) soulignant les relations de pouvoirs par/dans le langage, en particulier dans les interactions asymétriques :

Il y a certes des statuts, mais ces statuts ne nous donnent pas les places, les façons de se rapporter au langage, en particulier de gérer les difficultés, les styles d'interlocution

qui vont d'ailleurs varier (...). Pour chacun des deux participants, il y a là des styles, des façons de faire différentes, qui pourront évoluer.

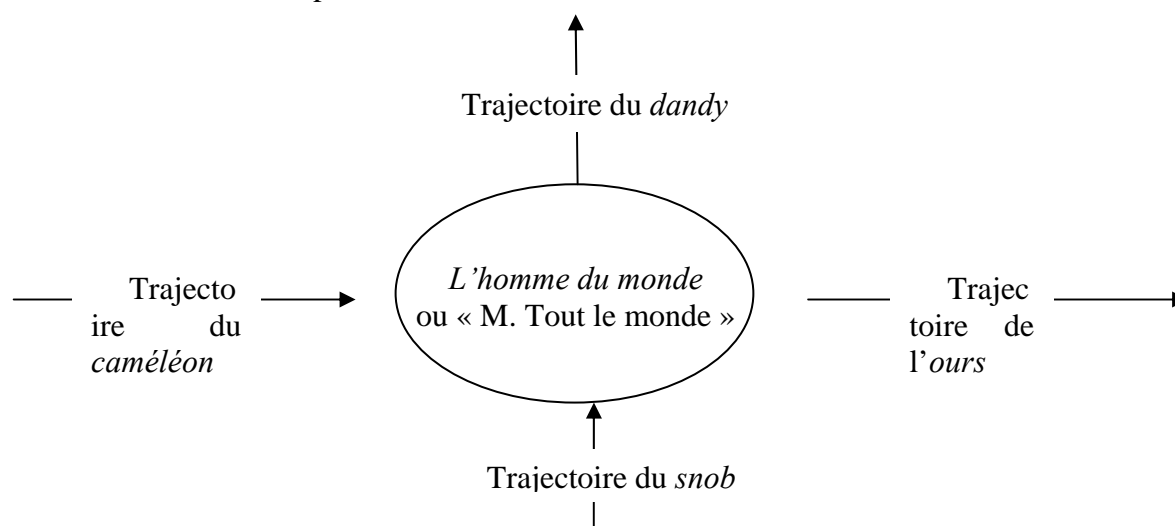
Les figures mondaines de Landowski

Landowski se donne pour objectif de modéliser les rapports possibles entre des Autres – qu'ils soient étrangers, exclus, marginaux, etc. – et des Uns – membres du groupe de référence, parce qu'en référence duquel ces Autres sont des étrangers, des exclus ou des marginaux. Même si les deux points de vue sont inextricables – on n'est Autre que par rapport à des Uns, et inversement – je me concentrerai ici sur le seul point de vue des Autres, mettant de côté la réflexion que mène Landowski sur les politiques menées par les Uns vis-à-vis des Autres.

Pour Landowski (1997 : 52-56), il existe donc plusieurs options dans la construction de la figure de l'Autre, qui correspondent pour lui à des « styles de vie » ou des « modes d'être ». Toutes ces options reviennent à des postures différentes par rapport à la figure de référence, à savoir dans le champ de la mondanité pris par Landowski pour exposer et illustrer son modèle, « l'homme du monde ». Mais ces « styles de vie », d'emblée, ne sont pas présentés comme fixes, mais plutôt comme des positions sur des trajectoires. Prenant l'image des planètes et des forces gravitationnelles leur imposant des trajectoires, il décrit les Autres comme « gravitant autour d'une figure sociale jouant à la fois le rôle d'attraction et celui de repoussoir » (1997 : 52).

Toutefois, l'espace dans lequel évoluent les Autres, centré autour de la figure de référence, est également délimité par « une série de figures tout aussi emblématiques [que cet « homme du monde »] dans leurs manières respectives de s'orienter par rapport à lui » (1997 : 53). Il distingue ainsi quatre figures, selon leur relation avec la figure de référence, que traversent deux axes de variation : le caractère + / - hiérarchique, et le caractère +/- convergent ; il leur attribue enfin des dénominations à partir de son terrain d'observation initial qu'est la mondanité. Il présente ainsi la figure du *snob*, en position convergente et hiérarchique, qui cherche à tout prix à ressembler à la figure de référence, à intégrer le groupe qu'il incarne, « mais dont les efforts pour y parvenir sont cependant trop visibles pour ne pas trahir sa véritable appartenance » (1997 : 54). Au contraire, le *dandy*, en position hiérarchique et divergente, témoigne d'une volonté de se démarquer de ce groupe. Le *caméléon* ensuite, en position non hiérarchique et convergente, sait prendre toutes les apparences de « l'homme du monde », et se fait passer pour tel, sans jamais renoncer à son groupe d'origine, vers lequel il peut toujours revenir « comme on revient chez soi » (*ibidem*). L'*ours* enfin, en position non hiérarchique et non convergente, dévie systématiquement et radicalement de la figure de référence.

Landowski résume ces postures dans le schéma suivant :



Des « styles de vie » aux « façons de parler »

On voit bien ce qui dans le champ de la mondanité caractérise ces quatre figures, et les trajectoires possibles d'un point à un autre de l'espace ainsi délimité. On peut aussi illustrer chacune de ces postures de particularités langagières.

On se figure ainsi pour la posture du *snob* le « nouveau riche », trahissant par son excès ses origines modestes – à ses yeux du moins ; mais il peut s'agir plus largement de tout nouvel arrivé dans une position prestigieuse fermée aux gens de son espèce – l'agrégation, le concours Lépine, l'élection municipale, etc. Du point de vue du langage, il pourra user de diverses formes d'insécurité : dans mon corpus de copies d'étudiants il ajoute des accents circonflexes (*un exploit*), des cédilles (*réçemment*) ou des marques du pluriel (*aucuns livres*), de surcharge morphologique (*il conquierirra*) ; il pourra s'agir ailleurs de liaisons « mal t'à propos » ou de contresens mettant en jeu un lexique érudit¹. Landowski (1997 : 60) souligne également chez lui « le culte du lieu commun ». Gardin (1999 : 109), abordant la question de l'orthographe, décrit la particularité de ces scripteurs :

En calligraphiant, en écrivant toutes les lettres avec le même soin, certains scripteurs manifestent, voire exhibent, leur bonne orthographe, une acquisition dont on sait le prix qu'elle coute généralement, mais ils se mettent ainsi à découvert, en position d'être évalués sur leur orthographe et par là prennent des risques.

Au passage, signalons que cette position du *snob* n'est pas nouvelle ; Goffman (1975) par exemple y fait référence, dans un texte dont le projet n'est pas loin de rejoindre celui de Landowski : s'intéressant aux exclus en tous genres, il s'attache aussi à décrire les situations dans lesquelles ils se trouvent, et en particulier les situations de contact entre « normaux » et « stigmatisés ». Un passage (*op. cit.* : 25), dans le quel il cite Barker (1948 : 33), un spécialiste de l'étude des infirmités, porte tout particulièrement sur ce point :

L'aveugle, le malade, le sourd, l'estropié ne sont jamais sûrs de ce que sera l'attitude d'une nouvelle connaissance, de rejet ou bien d'acceptation, tant que le contact n'est pas pris. C'est là précisément la situation de l'adolescent, du Noir à la peau claire, de l'immigrant de deuxième génération, de celui qui change de classe sociale et de la femme qui s'introduit dans une profession essentiellement masculine.

On voit bien, avec ces exemples, le nombre et la diversité des situations pouvant donner lieu à cette posture – chacun, comme le souligne Goffman, se trouve nécessairement en situation de stigmatisé, à un moment de sa vie, ne serait-ce que parce qu'il vieillit, ou a été « trop jeune ». Et Goffman ajoute (*ibidem*) que cette incertitude ne dépend pas tant de l'acceptation des autres que du sentiment de l'individu d'être potentiellement mal jugé du fait de son stigmaté :

Cette incertitude ne provient pas simplement de ce que l'individu stigmatisé ignore dans quelle catégorie on le placera, mais aussi, à supposer que le placement lui soit favorable, de ce qu'il sait qu'au fond d'eux-mêmes les autres peuvent continuer à le définir en fonction de son stigmaté.

On rejoint bien là la figure du *snob*, qui n'est pas tant l'incompétent en matière de normes langagières (celui qui ne sait pas accorder les participes passés ou qui dit « je vais au coiffeur »), que celui qui tente de masquer ses incompétences présumées, ses origines ou ses attributs qui le font se sentir comme illégitime. Du reste, Goffman parle à nouveau dans la suite de son texte de ces stigmatisés que trahissent parfois des « symboles de stigmatés » (à l'opposé des symboles de prestige qui au contraire marquent la distinction par le haut), parmi

¹ comme on en trouve par exemple régulièrement dans les articles soumis à la revue *Glottopol*.

lesquelles il donne en exemple « cette faute habituelle à ceux qui affectent les manières et les tenues de la bourgeoisie qui consiste à constamment mal employer ou mal prononcer un mot » (1975 : 59).

Pour illustrer la posture du *dandy*, on pense à l'intellectuel aristocrate, avant-gardiste, toujours à son aise, maniant le langage avec « un rien de vulgarité savamment affecté [qui] peut passer pour le summum de la distinction » (Landowski, 1997 : 61). Il cultive partout son exceptionnalité, qu'il manifeste par de subtiles enfreintes à la norme. Il omet ainsi les accents aigus et graves, et d'ailleurs son écriture est si personnelle que l'on n'imaginerait pas qu'il puisse enfreindre ces règles par ignorance. Gardin (*op. cit.* : 109) décrit également la particularité de ces *dandys* du point de vue de l'orthographe :

Les scripteurs appartenant aux milieux dits intellectuels ont tendance à « manger » les finales à l'écrit, à ne faire qu'esquisser les accords, à ne pas mettre les barres sur les t ni les points sur les i, manifestant par là une liberté à l'égard de l'écriture et une familiarité qui montre qu'ils n'ont pas à faire preuve de leur connaissance de l'orthographe, leurs compétences étant de toutes façons au dessus de tout soupçon. (...) si bien que l'écriture des médecins a été longtemps considérée comme un signe de leur science.

Quand le *snob* faisait preuve d'hypercorrection, celui-ci use d'hypocorrection.

Landowski (*ibidem*) souligne à son propos le culte du paradoxe : il montre à la fois qu'il sait être « l'homme du monde » et il s'en distingue avec dégoût, refusant avant tout la banalité qu'il y a à être pris pour référence par les autres.

Il convient d'ajouter que ce *dandy* occupe une position relativement prestigieuse, en particulier à l'école – mais dans les figures du pouvoir, nous verrons que les modes changent, du moins pour certains. En effet, on s'attendrait à ce que celui qui soit le mieux évalué, scolairement et socialement, soit le plus soucieux de se conformer le plus fidèlement possible aux normes. Mais ce dernier est jugé besogneux plutôt que travailleur, « trop scolaire » plutôt qu'appliqué. Notre système d'évaluation, en France, est bachelardien, et l'on préfère celui qui prend de la distance, cultive son esprit critique, argumente longuement et remet en question, au moins en apparence, les évidences.

Muriel Barbery (2006 : 132), par la voix de son narrateur, exprime avec justesse cette valorisation en France de la posture du *dandy* – au point que le narrateur de ce roman les estime seuls légitimes pour faire évoluer la langue :

Que [la langue et ses usages] évoluent avec le temps, se transforment, s'oublient et renaissent tandis que, parfois, leur transgression devient la source de la plus grande fécondité, ne change rien au fait que pour prendre avec elles ce droit du jeu et du changement, il faut au préalable leur avoir déclaré pleine sujétion. Les élus de la société, ceux que la destinée excepte de ces servitudes qui sont le lot de l'homme pauvre, ont partant cette double mission d'adorer et de respecter la splendeur de la langue.

Mais elle décrit bien aussi la logique de cette posture du *dandy* : il s'agit bien d'un « élu de la société », qui ne peut se distancier de la norme que parce qu'il s'y est soumis intégralement. C'est parce qu'il la domine qu'il peut la transgresser.

La figure du *caméléon* passe plus facilement inaperçue, en ce qu'elle ne cherche ni à se positionner hiérarchiquement par rapport à la figure de référence, ni à s'en démarquer. Il s'agit pour lui d'adopter avec constance, mais sans zèle, les signes extérieurs de l'appartenance au groupe de référence, sans jamais renier au fond ses origines – ni chercher à les masquer comme le ferait le *snob*.

La figure de l'*ours* enfin, est celle du réfractaire par excellence, qui conteste radicalement la référence prise dans l'espace social dans lequel il se trouve. Il ne manifeste pas seulement sa différence, et revendique sa profonde altérité. La posture des *ours*, lorsque l'on est sociolinguiste, nous amène inmanquablement aux réflexions autour des contre-normes, telles qu'évoquées par Bourdieu (1983 : 103). Halliday (1976, présenté par Wald, 1987 : 106) parle dans ce cas « d'anti-langues », qui désignent pour lui « certaines formes spéciales, alternatives, argotiques, etc. de la langue qui apparaissent dans ce qu'il appelle une anti-société (nous dirions plutôt contre-société) : réseaux et structures sociales qui offrent une possibilité de resocialisation dans une réalité sociale alternative » (Wald, *op. cit.*). Mais Wald souligne bien ensuite que si l'anti-langue fonctionne, comme les langues, comme instrument de marquage de l'appartenance, le parallèle ne vaut pas jusqu'au bout, parce que l'anti-langue n'existe que par rapport à la langue, quand « langue et société n'ont pas besoin de cette alternative pour exister ». C'est en cela d'ailleurs que la posture de l'*ours* appartient bien à l'espace social dessiné autour d'une même figure de référence.

Dans mon corpus de copies, je n'ai pas relevé de manifestations langagières me permettant de repérer des *ours* ; mais cela était prévisible, tous les étudiants ayant passé le test étant candidats à l'entrée à l'université. Une seule copie m'a semblé pouvoir renvoyer à ce type de dissidence, lorsqu'en guise de réponse à une question sur les irréels du présent et du passé, un étudiant a répondu « piège à c... ».

Le cas des étudiants

La situation des étudiants à l'université, à l'instar des multiples formes que peuvent prendre les situations des apprenants (novices, élèves, apprentis, stagiaires, etc.), peut donc à bien des égards être rapprochée de la situation des mondains de Landowski. Comme ces derniers, les apprenants sont aussi des candidats à l'intégration à un groupe, et se placent donc comme des Autres face à des Uns, tentent de convaincre de leurs qualités à devenir des Uns. Dans le cas des étudiants entrant à la faculté et passant un test de niveau en langue, la situation est plus particulière encore : alors qu'ils sont étudiants légitimes puisque détenteurs du titre de passage que constitue le baccalauréat, il leur faut ensuite par ce test montrer qu'ils ont les qualités requises pour être étudiants de la faculté de Lettres et Sciences humaines. Au moment de passer le test, ils sont donc « candidats à la candidature », et là comme ailleurs, être candidat suppose une sélection, une mise en conformité.

Comme je l'ai exposé, l'analyse des pratiques langagières des étudiants, dans des textes libres d'abord, m'a conduite à les regrouper en « types », qui ne renvoient pas à des ensembles de compétences distincts, mais à des positionnements de scripteurs face à leur lecteur, et donc dans ce cas à l'institution universitaire et à sa norme. De ce point de vue, on peut donc faire le parallèle entre les figures mondaines de Landowski et mes types d'étudiants. Par ailleurs, on a vu déjà que les figures mondaines étaient associées aussi à des comportements sociaux, et donc à des comportements linguistiques particuliers. Ainsi l'application d'un modèle sémiotique à une étude sociolinguistique ne se voulait-elle pas hasardeuse.

Cela m'a amenée à distinguer dans mon travail hétérogénéité et altérité, la première renvoyant principalement à des questions de compétences sociolangagières, la seconde renvoyant à ces façons qu'ont les locuteurs de vivre leur distance sociale.

Norme et normalité

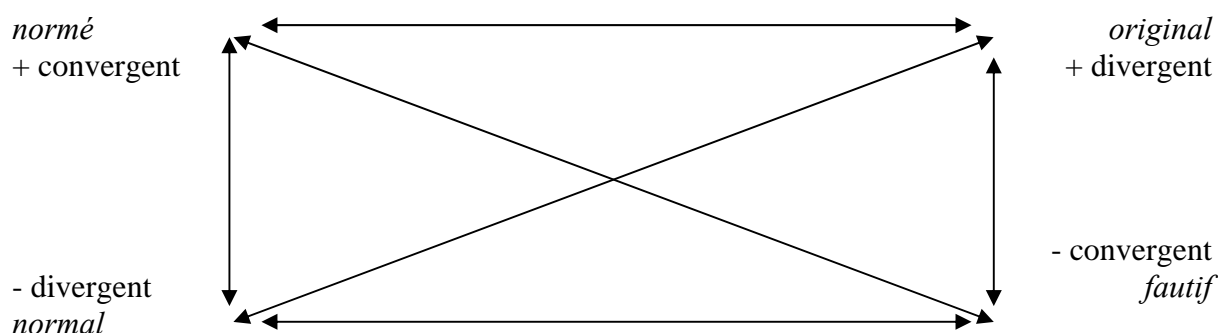
Dans mon travail, j'ai à plusieurs reprises été amenée à distinguer les cas où les étudiants manifestaient un positionnement par rapport à la norme, des cas où ils manifestaient un positionnement par rapport à la normalité. En effet, si dans le cas des étudiants, « l'homme du monde » est l'universitaire reconnu, l'étudiant ne se positionne pas seulement par rapport à

lui, à cette norme, mais il se positionne aussi par rapport aux autres étudiants, et en particulier par rapport à l'étudiant « normal ». Landowski indique également comme figures de référence dans la mondanité à la fois « L'homme du monde » et « M. Tout le monde ». Sa description de cet « homme du monde » mêle bien d'ailleurs des questions de norme et de normalité (*op. cit.* : 53) :

En son principe, ce qui le fait exceller n'est pas de l'ordre de la singularité et de l'exception individuelles mais tient précisément, au contraire, à la valeur superlativement exemplaire de sa normalité. Figure paradoxale, il sait mieux que personne être, dans son monde, comme tout le monde, en se comportant non pas certes, platement, comme tout le monde, mais du moins comme « tout le monde », entre ses pairs, devrait – et mieux encore – rêverait de savoir se comporter.

Sans doute parce que je travaillai sur des pratiques langagières, et qui plus est des pratiques soumises à une évaluation, cette distinction entre norme et normalité me semblait capitale, même si je ne pouvais aller au-delà à l'issue de ma recherche. Ce n'est qu'au moment de la soutenance que Claude Caitucoli, dans son exposé, a apporté la solution pour intégrer cette distinction au modèle de Landowski.

En l'occurrence, il éclaira les relations complexes entre le normé et le normal en distinguant deux axes distincts : l'axe normé / non normé (c'est-à-dire fautif) et l'axe normal / non normal (c'est-à-dire original) et en les articulant dans un carré sémiotique² :



Cette distinction permet d'améliorer le modèle présenté plus haut : « si l'*ours* et le *dandy* sont des « originaux », ce n'est pas de la même façon : l'*ours* refuse la normativité, le *dandy* refuse la normalité ; de même, si le *caméléon* et le *snob* sont « conformistes », il faut sans doute poser que le *snob* est normativiste tandis que le *caméléon* vise la normalité » (Caitucoli, 2003 : 4).

Cette amélioration du modèle me semble en outre compléter utilement les discussions engagées dans notre discipline sur la norme, avec toutes ses déclinaisons – standard, sur-norme, contre-norme, norme explicite, implicite, subjective, etc., ou même plus récemment avec la notion de « banal » (Quidot, 2011). En particulier, la distinction normalité/ normativité recoupe en partie la distinction opérée par Castellotti et de Robillard (2001 : 55) entre norme fantasmée (car reconnue comme prestigieuse mais non nécessairement choisie pour référence) et norme empirique (car reconnue comme plus fréquente, plus neutre) :

Le fait que, sans nier le « standard », les témoins reconnaissent massivement une forme de français plus fréquente nous a conduit à poser une relation de complémentarité entre ces deux formes. L'une semble, pour reprendre l'étymologie de « standard », un

² Signalons au passage que Landowski (*op. cit.* : 29) part également du carré sémiotique de Greimas (Greimas et Courtès, 1979 : 29-33) pour construire sa réflexion.

« étendard » de sortie des grands jours, l'autre le français « empirique », que l'on utilise beaucoup plus fréquemment.

La discussion mériterait à coup sûr d'être prolongée, à la fois pour discuter des relations entre norme et normalité, normalité et fréquence, normalité et centralité ou neutralité, etc. Ces réflexions sont à suivre, et le débat ouvert.

La puissance du modèle

L'intérêt du modèle de Landowski, on l'a vu, est que bien qu'il fut créé au départ pour décrire les postures mondaines des uns et des autres dans le « beau monde », il peut être appliqué à de nombreux autres domaines. Si l'on s'y essaie un peu, la liste devient vite très longue. Cela peut être vu comme une faiblesse de ce modèle : à force de tout pouvoir décrire, cela n'apprend plus grand-chose. Il reste que son application à des domaines divers m'a toujours amusée, parce qu'elle révèle des relations, des articulations entre des personnes ou des personnages. Après avoir présenté la première adaptation du modèle faite par Landowski lui-même, j'ajouterai quelques exemples piochés au hasard de mes lectures récentes.

Les voyageurs

Une fois son modèle présenté, Landowski se livre à une application dans le champ du voyage, qui lui permet de distinguer plusieurs *modes de présence au monde*. Le point commun avec les figures mondaines, c'est que cette *présence au monde* implique nécessairement une mise en rapport de soi à autre chose que soi, et dans le voyage plus systématiquement une mise en relation de soi à des Autres. Cela l'amène à distinguer quatre figures : le touriste, l'homme d'affaire, le voyageur disponible et le voyageur curieux.

Le premier « préfère aller chercher, où qu'il se rende, confirmation d'une vision du monde, et donc de soi-même dans son rapport à l'Autre déjà toute prête avant son départ et autant que possible, à rapporter intacte à son retour » (1997 : 92). Il se trouve ainsi dans une posture de disjonction par rapport à l'espace qu'il visite, dans le mode de l'absence au lieu. Landowski le classe donc parmi les passagers, et le qualifie de « passager programmé ».

L'homme d'affaire, ou « homme pressé » partage avec le touriste le soin de ne pas se confronter à l'Autre, de ne surtout pas risquer de voir sa vision du monde ébranlée. Il n'est pas toutefois en voyage volontaire, mais seulement pour faire « ce qu'il a à faire ». Il se soumet donc pour les besoins de son activité à un autre espace-temps, mais sans jamais renier ni même réviser son propre espace-temps. Il est lui aussi dans la non-présence au lieu, la non-conjonction. Landowski le classe à ce titre aussi parmi les passagers, et le qualifie de « passager responsable ».

Les deux autres figures de voyageurs se distinguent de ceux-ci d'abord parce qu'ils arrivent à destination, qu'ils atterrissent réellement, se trouvent présents à un lieu. Ils ne sont plus passagers mais voyageurs. Il cite parmi d'autres textes, pour illustrer cette présence au lieu, certains passages de Lévi-Strauss (1955 : 86) : « vue du dehors, cette nature est d'un autre ordre que la nôtre ; elle manifeste un degré supérieur de présence et de permanence ». Pas étonnant de retrouver, parmi les deux figures de la présence au lieu, celle de l'ethnographe, le « voyageur curieux », qui cherche à comprendre, connaître, apprendre des Autres sans jamais les juger ni même les comparer.

La dernière figure est celle du voyageur disponible, qui s'imprègne du temps et de l'espace ; il est parti plus ou moins à l'improviste, sans attentes, sans rien même savoir des lieux dans lesquels il se trouve : « sensuel ou sentimental, ce voyageur est au fond, par-dessus tout, un *esthète* » (1997 : 100).

C'est ainsi que l'on retrouve, dans un domaine cette fois bien différent de la mondanité, des « modes de vie », qui se distinguent par des postures de conjonction (le voyageur disponible et le *snob*) / non conjonction (le passager responsable et l'*ours*), de disjonction (le passager programmé et le *dandy*) / non-disjonction (le voyageur curieux et le *caméléon*). Et là encore, me semble-t-il, on trouverait des parallèles à faire dans le domaine des langues, cette fois-ci pour distinguer différents types d'apprenants face aux langues étrangères. On se doute en effet que chacun de ces voyageurs et passagers n'auront pas les mêmes besoins, les mêmes attentes, et ne développeront pas les mêmes compétences dans les langues qu'ils auront à manier dans leurs voyages.

Groupes sociaux

Même s'il s'agit du point de départ de Landowski, on peut difficilement résister à l'envie, certes facile, de prolonger quelque peu l'application du modèle aux groupes sociaux. Les exemples dans ce domaine sont inépuisables : la distinction entre aristocrates et bourgeois, telle que révélée par exemple, en sociolinguistique, dans l'étude des liaisons dans les discours politiques par Encrevé en 1988. On pense bien sûr aussi aux travaux de Bourdieu sur les héritiers (Bourdieu et Passeron, 1964), sur la distinction (Bourdieu, 1979). On pense enfin à la figure du parvenu, le *snob* par excellence, mais aussi aux figures mondaines d'autres cultures : les parias, les nababs, les sultans ou les maharadjas.

Ces figures restent d'actualité, même si elles tendent à se renouveler dans leurs expressions et leurs mises en valeur au gré des modes : éloge – ou désinhibition – du « bling bling », de la réussite matérielle sonnante et trébuchante, et perte de valeur des « intellos », s'extrayant par le haut de leurs congénères. Cette posture de *dandy*, de mise à distance est en effet parfois (de plus en plus souvent ?) vue et/ou vécue comme jugeante, parfois même moralisante, et si facile à tourner en ridicule, comme dans ce dessin de Sempé (2010 : 59), où l'on voit un homme en costume très chic parlant avec fougue à son ami, dans sa bibliothèque remplie de livres, et s'exclamant : « – La culture... La culture... A un moment donné, je me suis dit : « Mais vivons, que diable ! » Alors j'ai fait un livre. ».

C'est ainsi en tout cas que Debray (2010 : 34-45), dans un habile parallèle avec Proust, analyse l'évolution des positions de prestige et de pouvoir, et souligne la particularité de l'actuelle classe au pouvoir. En témoignent, par exemple, ces quelques lignes (*op. cit.* : 37-38) :

La nouvelle classe qui s'épanouit sous nos yeux, dans une classique et rituelle bousculade d'ambitions et d'appétits, a également saisi le point faible d'une aristocratie d'Etat étrangère, malgré qu'elle en ait, au nouveau jeu social et aux professions à vitalité forte, boostées par l'argent roi : c'est au contraire du cas précédent, son haut niveau d'éducation (normal dans le monde ancien, mais handicapant dans le nouveau).

(...) Les survivants de la culture livresque, les descendants des dreyfusards, se retrouvent dans la position précaire et un peu saugrenue du rentier parasitaire (...) : leur prestige social ne correspond plus à leur rôle effectif dans la démocratie d'opinion.

La figure « montante » aujourd'hui semble donc être celle du *snob* : l'individualisme à outrance, la mise en avant de l'épanouissement et de la réussite personnelle comme valeur (« prendre soin de soi », « faire carrière ») mais aussi l'ambition sans complexe (« *Yes we can* »), ont balayé en partie des valeurs telles que la résignation, l'oubli de soi, le « chacun sa place » du *caméléon*, ainsi que la distinction nonchalante et un rien bohème du *dandy*. Mais dans la mesure où il ne s'agit que de points sur des trajectoires, chacun, même le plus grotesque des *snobs*, continue de naviguer, suivant les situations, ses expériences, ses réussites ou ses échecs, entre diverses postures.

Ces postures ont beau être vues et revues, elles demeurent sources de réflexion, et nourrissent la littérature, aussi bien nous l'avons vu avec Debray celle de Proust, qu'une littérature plus moderne et plus populaire comme ce roman de Muriel Barbery, *l'Éléance du hérisson* (2006), nous permettant au passage quelques prolongements. Ce qui me semble-t-il a fait le succès de ce dernier roman, c'est en effet la justesse avec laquelle l'auteure décrit ces relations entre groupes sociaux : par la présence d'intrus, elle révèle ainsi les règles et les valeurs de chacun, les évidences, ces signes invisibles qui font voir leur normalité. Mais l'intérêt du texte vient aussi, sinon surtout, des formules efficaces, des propos parfois acérés, qui rendent compte de tout cela :

Il n'était pas dépourvu d'intelligence, bien qu'elle ne fût pas de l'espèce que le génie social valorise. Si ses compétences se limitaient aux affaires manuelles, il y déployait un talent qui ne tenait pas que des aptitudes motrices, et bien qu'inculte, abordait toutes choses avec cette ingéniosité qui, dans la bricole, distingue les laborieux des artistes et, dans la conversation, apprend que le savoir n'est pas tout. (p.52)

Outre l'élégance des formules, ce passage du roman nous permet d'ajouter la comparaison entre l'artiste et l'ouvrier ou l'artisan : ce que le premier produit est jugé comme extraordinaire, c'est-à-dire supérieur à la normalité ; le second produit et reproduit la normalité. On le sait, la frontière entre normal, anormal et extraordinaire est ténue, et éminemment culturelle. Dans chaque groupe – social, géographique, culturel, générationnel –, et pour chaque pratique artisanale (la peinture, la sculpture, la menuiserie-ébénisterie, la cuisine-gastronomie, la musique, etc.) les individus peuvent adopter des positions différentes par rapport aux normes et à la normalité des productions. L'artiste incarne ainsi par excellence la posture du *dandy* : ce qu'il recherche avant tout c'est l'originalité, c'est bouger les cadres de la normalité. Il adopte vis-à-vis du commun, du vulgaire, un positionnement divergent et hiérarchique. L'artisan s'y oppose par son positionnement non hiérarchique, convergent : il reproduit les gestes, les techniques qu'on lui a transmis, se les appropriant au passage, et les marquant d'une touche personnelle, mais pas avec l'intention de se distinguer, de marquer l'histoire.

Mais l'artiste/ artisan, amateur ou non, qu'il peigne, bricole, joue de la guitare ou cuisine peut aussi adopter différentes postures, selon par exemple qu'il expose ses peintures dans la salle des fêtes de sa commune, qu'il publie des livres de recettes, qu'il se donne en concert. La montée en puissance, ou plutôt la décomplexification de la posture du *snob*, déjà soulignée précédemment, multiplie sans doute ces mises en avant. Internet favorise également l'expression de ces postures, mais l'anonymat qu'il permet les rend aussi plus empruntées, moins risquées.

La figure de l'*ours* est sans doute plus délicate à cerner dans le domaine de l'art-artisanat : refuser les traditions et les techniques du groupe, mais sans les prendre de haut implique une activité de création/ production dans l'ombre, sans chercher reconnaissance. Il ne peut s'agir que d'artistes-artisans fous et autodidactes, comme on s'imagine qu'a pu l'être un peintre comme Basquiat.

Idéologies : les pros et les antis

Je me suis essayée enfin à regarder comment le modèle de Landowski s'applique à la question non plus d'appartenances sociales mais de positionnement par rapport à des idéologies, des mouvements de pensée, des identités collectives. Il me semble que l'on pourrait probablement lire de nombreux schismes religieux, politiques, syndicaux ou nationaux à la lumière du modèle de Landowski.

L'analyse s'est toutefois révélée assez délicate, en particulier pour distinguer les différentes façons d'être « anti ». C'est souvent les dénouements historiques qui mettant en avant les vainqueurs et oubliant les vaincus nous permettent de déterminer ceux qui proposaient de nouvelles normes, et ceux qui n'ont fait que s'opposer à la normalité en vigueur.

Lorsque l'on est favorable à une idéologie ou à une identité (un parti, un mouvement de pensée, une religion ou une nation par exemple), on peut y adhérer pleinement sans se positionner par rapport à ceux qui n'y adhèrent pas, sans même les juger. On se place alors du côté du *caméléon*, et l'on est consentant, approbateur, partisan, adepte. Mais on peut aussi être militant, défenseur, prédicateur et adopter une posture convergente et hiérarchique – le *snob* dans la mondanité vue par Landowski. C'est dans cette posture que l'on trouvera le plus de conservateurs, d'orthodoxes, mais c'est aussi dans cette posture que se rangeront certains convertis, au même titre que les parvenus évoqués plus haut. Les étiquettes de *caméléon* et de *snob* étant peu adaptées au champ des idéologies, je leur préférerai ici celles d'*adhérent* et de *militant*.

On peut au contraire s'opposer à une idéologie ou à une identité collective que l'on vit comme imposée et extérieure à soi. On pense d'abord dans cette situation à la posture de l'*ours*, qui refuse le cadre imposé. On est alors selon les idéologies auxquelles on s'oppose – et souvent aussi selon les points de vue – des hérétiques, des révoltés, des séparatistes, des scissionnistes, des détracteurs, des résistants, des rebelles, des terroristes, etc.

Mais on ne saurait toujours déterminer dans ces cas si la sécession, le rejet, la scission est seulement une question de posture par rapport à la norme. Il ne faut pas mêler en effet exclusion et rébellion, c'est-à-dire le point de vue des Uns et le point de vue des Autres. Si je me suis délibérément cantonnée dans ce texte au second, il semble nécessaire, s'agissant des antis, de préciser cette question. Je m'appuierai pour cela sur Goffman (1975), qui fait le choix justement d'articuler dans son texte les postures des Autres – les stigmatisés de tous ordres : les handicapés, les défigurés, les femmes, les homosexuels, les Noirs, les malades mentaux, les délinquants, etc. – avec les attitudes des Uns à leur égard. Il est ainsi un passage (p.17), où il souligne la particularité de certains exclus, que l'on rapproche sans difficulté de la posture des *ours* de Landowski :

Il ne paraît pas impossible qu'un individu échoue à être à la hauteur de ce que nous exigeons en fait de lui, mais que cet échec le laisse relativement indemne : isolé par son étrangeté, protégé par ses propres images de soi, il a le sentiment qu'il est, lui, l'homme accompli, et que nous, nous ne sommes pas tout à fait humains. C'est cette possibilité que célèbrent tant de contes exemplaires sur les mennonites, les Bohémiens, les canailles éhontées et les juifs très orthodoxes.

Cela dit, il semble que, de nos jours, en Amérique, les codes d'honneur isolés soient sur le déclin. L'individu stigmatisé tend à avoir les mêmes idées que nous sur l'identité.

On voit bien dans cette citation ce qui distingue les *ours* des *snobs* chez les stigmatisés ; les deux sont rejetés, mais pour des raisons différentes : les *snobs* parce qu'ils sont en recherche d'assimilation et qu'ils ne sont donc pas assimilés (la volonté même d'être reconnu trahit une contrindication à l'être, les rend suspects) ; la seconde parce qu'elle est recherche de ségrégation, de non-conjonction.

On peut se demander où sont aujourd'hui, ces *ours*, ces rebelles radicaux, et comment ils se distinguent des autres figures, en particulier des *dandys*. Goffman tire deux exemples de la religion, et il y a effectivement fort à parier qu'une étude des dissensions religieuses, des ordres, des courants, des sous-divisions sous l'angle des trajectoires au sens de Landowski, et

en particulier du rejet de normes, de l'établissement de contre-normes serait sur ce point fructueuse. On y verrait se répéter des phénomènes comparables, mais sans doute aussi des particularismes ici ou là. Les deux autres exemples donnés par Goffman sont celui des Bohémiens, et celui des « canailles éhontées ». Ces deux types me semblent assez révélateurs de la rébellion des *ours*, et toujours actuelles, même si elles sont effectivement marginales.

On pourrait ajouter à la discussion aujourd'hui les opposants à la société de consommation que constituent les « bobos » et les « décroissants ». Les premiers sont certainement dans une posture de *dandy* : c'est parce qu'ils ont des positions socialement et culturellement élevées, légitimes, qu'ils peuvent regarder de haut les attributs convoités du prestige et de la richesse matérielle. Les seconds à l'inverse remettent en question l'ensemble du système de valeur établi. C'est en tout cas comme cela que l'on peut les poser en théorie, même si dans les faits il n'est sans doute pas si aisé de distinguer clairement ces deux postures. Là encore, les étiquettes d'*ours* et de *dandys* ne me semblant pas convenir, je préférerais pour ce qui est des idéologies parler respectivement de *dissidents* et d'*objecteurs* ; on pourrait choisir aussi pour étiquettes les *rebelles* et les *réfractaires*.

Ainsi du point de vue du rapport à des idéologies qui font normes, nous trouvons, pour chacune des postures dégagées par Landowski, des illustrations. Parmi celles-ci, certaines postures sont plus représentées que d'autres. En particulier, en dehors du cas des « bobos » que je viens d'évoquer, qui s'ajoutent aux « Bohémiens » et aux « canailles éhontées » de Goffman, il est difficile de repérer clairement parmi ces antis des postures de *dandys*. En restreignant toutefois le large champ des idéologies à celui de la loi, il me semble possible de mettre à jour des nuances, surtout si l'on part pour cela des différents personnages-types qui composent la plupart des films de westerns.

Les personnages attendus d'un western sont d'abord le shérif, représentant de la loi, qui peut être présent dans sa version noble – le *caméléon* – ou zélée – le *snob*, bien que fréquemment son adjoint joue ce dernier rôle. Les figures de disjonction sont par contre plus intéressantes à mes yeux, parce qu'il existe de nombreux types de hors-la-loi et de bandits, et que souvent du reste le ou les héros sont dans ce camp. On voit en particulier apparaître le renégat, celui qui s'oppose tout autant au shérif qu'aux autres hors-la-loi. Il est bien plus moral qu'il n'y paraît, protégeant un paysan ou caressant la tête d'un enfant. Mais il méprise aussi l'application rigoureuse de la loi qui laisse trop d'injustices, en protégeant par exemple notables et richards. Et puis enfin on trouve le lot des hors-la-loi, là aussi très varié : du fou sanguinaire au bon gros bêta manipulé, du truand ambitieux à l'arnaqueur, tous s'opposent à l'ordre établi et rejettent le modèle légal.

On peut observer ainsi dans les westerns autant de variations autour de ces figures et surtout autant de possibles trajectoires d'une posture à l'autre : ici le shérif est devenu renégat, là le bandit se repend, etc.

Il y aurait à coup sûr des dizaines d'autres terrains de jeu, où les questions de normes et de normalité sont centrales. Le monde des adolescents et l'analyse de leurs insultes – quelle est la posture attribuée au « bouffon », au « fayot », à « l'intello » ? –, la publicité, l'art, la politique, les traditions universitaires, etc.

Ainsi si je me suis laissé aller à quelque fantaisie ici, appliquant Landowski sur divers terrains, c'était plus au hasard de mes lectures récentes qu'avec l'ambition d'épuiser le modèle. Là encore c'est une occasion de rendre hommage à Claude Caitucoli, qui a pris grand plaisir à établir des comparaisons, à trouver des métaphores, à faire des recoupements de textes aussi divers que variés. Sans aller jusqu'à imiter le maître – qui choisit la noix de cajou

pour illustrer les relations entre linguistique et sociolinguistique³, et argumenter de la place des deux sous-disciplines dans une équipe de recherche – ce texte se veut aussi une invitation à des parallèles et recoupements.

Bibliographie

- BARBERY M., 2006, *L'élégance du hérisson*, Gallimard, Paris.
- BARKER R., 1948, « The social psychology of physical disability », dans *Journal of special issues*, IV.
- BOURDIEU P., 1979, *La distinction*, Minuit, Paris.
- BOURDIEU P., 1983, « Vous avez dit « populaire » ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°46, pp. 98-105.
- BOURDIEU P., PASSERON J. C., 1964, *Les Héritiers, les étudiants et la culture*, Minuit, Paris.
- CAITUCOLI C. et alii, 2003, *Rapport sur la thèse présentée par Clara Mortamet*, en date du 26 novembre 2003, Université de Rouen, Rouen.
- CASTELLOTTI V., ROBILLARD D. de, 2001, « Langues et insertion sociale : matériaux pour une réflexion sociolinguistique » dans V. Castellotti et D. de Robillard (éds.), *Langues et insertion sociale*, Langage et société n° 98, décembre 2001, Maison des sciences de l'homme, Paris, pp.43-75
- DEBRAY R., 2010, *Dégagements*, Paris, Gallimard.
- ENCREVE P., 1988, *La liaison avec et sans enchainement*, Seuil, Paris.
- GARDIN B., 1999, « L'esprit de la lettre » dans R. Honvault (dir.), *L'ortographe, c'est pas ma faute !*, Condé-sur-Noireau, Corlet-Panoramiques.
- GOFFMAN I., 1975 (1963), *Stigmate*, éditions de Minuit, Paris.
- GREIMAS A. J., COURTES J., 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HALLIDAY M. A. K., 1976, « Anti-langages », dans *American anthropologist*, 78, pp.570-584.
- FRANÇOIS F. 2005, « Avant propos » dans Vasseur M.-Th. *Rencontre de langues, question(s) d'interaction*, LAL, Didier-Crédif, Paris, pp.7-14
- LANDOWSKI E., 1997, *Présences de l'autre*, PUF, Paris.
- LEVI-STRAUSS C., 1955, *Tristes tropiques*, Plon, Paris.
- MORTAMET C., 2003, *La diversité à l'université*, thèse de doctorat, Université de Rouen, Rouen.
- MORTAMET C., 2010, « Evaluer la diversité des écarts à la norme », dans O. Bertrand, I. Schnaffer (dirs.), *Quel français enseigner ?*, éditions de l'école polytechnique, Palaiseau, pp. 215-226.
- QUIDOT S., 2011, *La conversation banale (Représentations d'une sociabilité quotidienne)*, Paris, L'Harmattan.
- SEMPE J.-J., 2010 (1972), *Face à face*, Denoël, Paris.
- WALD P., 1987, « La langue maternelle produit de la catégorisation sociale » dans G. Vermes, J. Boutet (dirs.), *France, pays multilingue*, tome 1, pp.106-120.

³ La métaphore en question permettait de contester l'image fréquente d'un noyau, d'un centre, d'une partie « dure » de notre discipline, opposée à sa périphérie, ses parties « molles », secondaires. Claude Caitucoli remarquait alors que cette métaphore renvoie à des fruits tels que l'avocat ou la cerise, qui contiennent un noyau dur, au centre du fruit, mais qu'elle ne vaut plus si l'on regarde la noix de cajou, dont le noyau, la partie dure que l'on consomme, n'est pas au cœur du fruit, mais sur un côté.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoît Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : André Batiana, Jacqueline Billiez, Véronique Castellotti, Robert Chaudenson, Christine Deprez, Jean-Michel Eloy, François Gaudin, Caroline Juilliard, Philippe Lane, Gudrun Ledegen, Isabelle Léglise, Marinette Matthey, Mwatha Ngalasso, Isabelle Pierozak, Marielle Rispail, Richard Sabria, Laurence Vignes.

Laboratoire LiDiFra – Université de Rouen
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425